

Balthazar

Près de Venise - 1491

Le lendemain, à l'aube, les trois compères se retrouvèrent à la porte des écuries de la taverne. Balthazar avait mal dormi, sur une paille de l'arrière-salle. Angelo, au contraire, semblait frais et enjoué. Balthazar, connaissant ses habitudes passées, et ne faisant que peu confiance à sa nouvelle tenue ecclésiastique, le soupçonnait d'avoir fini sa nuit en galante compagnie. Il avait simplement surveillé qu'il ne s'agisse pas de Vittoria.

Celle-ci arriva d'ailleurs de l'intérieur des écuries, tirant derrière elle un ane baté et lourdement chargé. Elle portait une robe simple couverte d'un gilet de cuir épais fort louable mais assez surprenant.

L'oeil exercé, Balthazar repéra également sur le paquetage de l'âne des sacoches en cuir d'un style tout militaire. Il haussa un sourcil interrogateur à destination de la jeune fille et celle-ci, pour toute réponse, lui adressa un sourire triomphant.

Angelo avait lui amené trois montures et tendit avec grace les rênes du premier à Vittoria. Il sembla hésiter quelques instants puis tendit finalement celles du second à Balthazar avec une révérence un peu trop marquée mais sans un mot.

Le soleil se levait lorsqu'ils franchirent tous trois les portes de la Sérénissime.

- Maintenant que nous sommes en route, commença Balthazar, je suppose que tu vas nous dire dans quelle direction il convient de nous diriger ?

- Je pensais au contraire que tu le saurais mieux que moi, après tout il s'agit de tes dettes...

- Si je m'en tenais à mon idée d'origine, je ne me poserais pas plus longtemps la question et je ne chercherais qu'à m'éloigner au mieux de cette furie et de ses sbires...

- Oui, tu as toujours été d'un grand courage, Balthazar.

Et, pour seule réponse, Balthazar rit aux éclats, sans aucune retenue. Les larmes lui vinrent aux yeux et il semblait ne plus devoir s'arrêter.

- Pourquoi vous moquez-vous ainsi de votre ami, Balthazar, il me semble encore une fois que ce serait à lui plus qu'à vous de rire.

- Ah, délicieuse Vittoria, vous dites cela car vous ne connaissez pas encore les finesses de l'humour de notre abbé. Il faudra en chemin que je vous raconte quelques histoires de notre passé commun.

- Oui, répondit l'abbé, et il faudra d'ailleurs que je fasse de même, ne crois-tu pas ?

- Oh, certainement, Angelo, mais tu as déjà largement commémoré, ce me semble, et moi non...

Et malgré le regard pour une fois noir d'Angelo, Balthazar conserva un sourire amusé pendant un long moment. Il ne fut de fait interrompu que lorsqu'il reprit :

- Te souvient-il par exemple de cette affaire avec les jumelles Aviangi, Angelo ? Ne mérite-t-elle pas d'être narrée ?

- Je ne pense pas qu'elle intéresserait une demoiselle telle que Vittoria, cher ami, par contre, les péripéties qui ont mené à la mort du jeune Enzo Neri lui serait sans doute des plus distrayantes.

- Hmm, ce n'est pas faux, mais elle ne vaut sans doute pas celle des joailleries de l'abbaye de Serena.

- Oui, enfin, tu auras beau tergiverser, c'est bien celle de Cecilia qui et les conséquences les plus graves, donc je pense que nous devrions nous concentrer sur celle-là.

- Oh, je trouve que tu manques en cela de la perspective que devrais te conférer ta charge. Il me semble qu'en terme de conséquences graves, un voyage à Pise te ramènerait à un discours plus modéré.

- Je t'...

- Halte ! interrompit une voix forte et autoritaire. Ainsi que le veut la tradition de notre charmant métier, je n'aurais qu'une question : la bourse ou la vie ?

Balthazar détacha immédiatement les yeux d'Angelo, se maudit en silence, et prit la mesure de la situation. Ils faisaient face à cinq routiers patibulaires, armés de bric et de broc. Il doutait, au vu de leurs postures, que ceux-ci aient jamais fait partie d'une troupe véritable, ce qui permettait de leur supposer des talents martiaux réduits, mais ils avaient néanmoins réussi à se procurer un armement correct : deux hallebardes, une Zweihänder pour le meneur, une épée et, à son grand dam : une arbalète. Celle-ci n'aurait-elle pas été présente, Balthazar aurait chargé, comptant pour lui-même trois hommes et pour Angelo deux, malgré ses apparences ecclésiastiques actuelles. Mais l'arbalète changeait tout. Encore aurait-il eu la certitude que le premier carreau irait à Angelo

qu'il aurait chargé de même mais ce n'était pas le cas.

C'est alors que le meneur des brigands fit mine de s'impatienter qu'un bruit bref et chantant, un bruit qu'il craignait grandement, lui parvint de son dos. A son grand soulagement, le meneur, qu'il n'avait pas quitté des yeux, semblait horrifié. Sans se poser plus de questions, Balthazar chargea au cri de "Palle ! Palle !"

Le meneur hésita un instant, lacha son arme, et partit à travers champs, rapidement suivi par ses hommes. Tous sauf un.

Balthazar se retourna, et aperçut l'arbalétrier mort, un carreau dans la gorge ; Vittoria blanche comme un linge, sa propre arbalète à la main ; et Angelo, rengainant discrètement une dague effilée. Il éperonna doucement sa monture afin qu'elle se rapproche de celle de Vittoria.

Il désigna du doigt la zweihander abandonnée à terre.

- Angelo, ne veux-tu pas t'armer, les routes ne semblent pas sûres...

- Balthazar, enfin, je sais que tu as du mal à t'habituer mais...

- Que tu préfères maintenant des armes moins visibles, oui, pardon.

S'apercevant alors que Vittoria n'avait même pas entendu leur échange et qu'elle gardait le regard fixé sur le cadavre de l'arbalétrier, il l'observa un instant et lui parla doucement :

- Vous n'aviez jamais tué, si j'en crois votre teint et le mouvement de vos mains...

Pour toute réponse, elle hocha la tête, ses lèvres tremblant déjà trop pour articuler quoi que soit. Balthazar lui prit des mains son arme et y glissa une petite fiole tirée de ses sacoches. Angelo, s'approchant, intervint à son tour.

- Ne vous inquiétez pas, jeune fille, vous avez fait oeuvre de salubrité. Je vous confesserais ce soir mais rassurez-vous dès maintenant : vous aurez sans coup férir l'absolution, c'était un mécréant. Aucunement de quoi vous torturer, croyez-moi.

- Et si par hasard, ajouta Balthazar, cela ne devait suffire, comme c'est le cas pour moi, et que cette mort vous hante, revenez m'en parler. Je n'ai nulle solution mais vous ne serez pas seule.

- Balthazar, le reprit Angelo, je crains parfois que ton âme ne puisse simplement pas être sauvée, à trop rejeter ainsi le bouclier sacré qu'offre notre mère l'église aux pécheurs de tous types.

- Le fait, lança Balthazar en démontant, qu'elle compte des abbés qui ne descendraient pas même de cheval pour enterrer un mot ne m'y encourage que peu.

- Balthazar, c'est un mécréant, je viens de vous le dire, il n'est pas question de lui donner une sépulture chrétienne !

- Chrétienne ou non, je vais prendre le temps de lui en donner une. Mais je ne vous retiens pas, partez donc devant...

Ainsi Balthazar, sous les regards exaspérés d'Angelo, emmena le corps en contrebas de la route et à défaut de l'enterrer vraiment, il l'ensevelit suffisamment pour que les charognards ne l'assillent pas trop vite. Une fois son travail achevé, il ne dit pas un mot et retourna aux chevaux.

Lorsque Vittoria eut, elle, séché ses larmes, elle regarda autrement le vieil espagnol, fait à propos duquel il n'aurait d'ailleurs nullement à se plaindre.

-o-O-o-

Vittoria ouvrit les yeux alors que l'horizon commençait à peine à rosir. Elle s'étira en observant les branches de l'olivier sous lequel ils avaient établi leur campement. L'air était déjà doux et elle se releva doucement, bercée par les chants des oiseaux les plus matinaux.

Habituee au rythme de la taverne, elle se dirigea immédiatement vers le feu pour le relancer. Elle fut surprise de trouver des flammes déjà vives, son petit chaudron suspendu quelques centimètres au-dessus et, parfaitement immobile, adossé au tronc, Balthazar fixant les braises. Seules ses lèvres bougèrent :

- Le bonjour, Vittoria, bien dormi ?

- Oui, oui, plutôt oui. Je ne m'attendais pas à vous trouver debout avant moi....

- Je retrouve mes vieilles habitudes sur la route... Et la présente compagnie m'inquiète assez pour écourter sensiblement mon repos.

- Mais je...

- Non, Vittoria, c'est surtout lui.

- Vous ne faites toujours pas confiance à Angelo ? Je ne vois pas ce qui vous retient...

- Disons que j'ai vu trop de camarades pleins de confiance mourir égorgés en plein sommeil.
 - Soit, mais je ne vois pas en quoi cela concernerait Angelo, ce n'est pas le genre à égorger les gens dans leur sommeil, quand même !
 - ... Et à part ça, remise de vos émotions d'hier ?
- Vitoria se recroquevilla un peu. Elle commença à plusieurs reprises une réponse mais sans succès. Elle s'assit et enlaça ses genoux, puis fixa Balthazar et après avoir sondé longuement son regard triste et assuré, se lança.
- Vous... vous en avez tué beaucoup ?
 - Oui, Vitoria, beaucoup, quelque soient vos critères, et trop selon la plupart, les miens y compris.
 - Mais... pourquoi ?
 - Pour vivre je suppose, parce que je ne savais rien faire d'autre..... ou plutôt non, c'est ce que je voudrais croire aujourd'hui. Mais ce fut d'abord par enthousiasme.
 - Par enthousiasme ?
 - L'attrait des armes, prouver que l'on est un homme, un Vrai hidalgo, qu'on ne craint rien et que la gloire attend les combattants valeureux. L'enthousiasme de la jeunesse pour la cruauté bien décorée et l'esprit de corps viril et meurtrier.
 - Vous êtes devenu soldat jeune ?
 - Mercenaire. Oui... Et puis ensuite l'habitude, la facilité. L'orgueil aussi, on me reconnaissait une certaine compétence.
 - A tuer ?
 - A survivre avant tout. Mais à tuer aussi. Ce qui en ces métiers, est souvent la même chose.
 - Et vous n'aviez aucun remord ?
 - Si, et de plus en plus.. J'ai été aimé, j'ai aimé et il m'est ainsi souvenu que j'étais humain. J'ai tenté d'oublier ces morts comme je l'avais fait pour mon humanité mais ce fut bien plus difficile. J'ai eu ma chance, cependant, ma rédemption...

Le regard de Balthazar se perdit un long moment dans le lointain, son visage totalement immobile. Vitoria n'osa pas l'interrompre. Il sortit soudain de ce mutisme, conjurant rapidement un sourire forcé.

- Mais là n'est pas la question. Je voulais juste dire que tuer n'est jamais aisé, ou tout au moins que tant que ce ne l'est pas, c'est que vous êtes humaine, et c'est bien.
 - J'ai envie de vomir quand j'y pense.
 - Tant mieux.
 - Tant mieux !
 - Oui, Vittoria, tant mieux. Mais si ce prix vous semble trop élevé, demandez donc à Angelo de vous absoudre afin d'oublier cette mort, ou tout au moins ne plus avoir à en porter vous-même le poids.
 - Cela serait-il si simple ? demanda-t-elle gorge serrée, cela suffirait-il ?
 - Angelo vous dirait que oui mais j'aurais tendance à vous souhaiter que non. Toujours est-il que dans mon cas, cela n'a jamais fonctionné. Mais peut-être suis-je moi-même en faute...
 - Trop de péchés, Balthazar ? lança Vitoria, tentant de retrouver une humeur enjouée.
 - On, je doute fort d'en avoir accumulé plus que mon vieil ami... Non, il s'agit sans doute bien plus d'une question d'âme, de caractère. A vous de voir auquel de nous deux vous ressemblez le plus...
 - D'un vieux bellâtre cynique ou d'un abbé repentant que vous persistez à charger de tous les maux ?
 - Exactement, rit Balthazar, voyez en quelle compagnie le meurtre vous mène !
- Après quelques minutes de grimaces, Vitoria finit par esquisser un sourire léger et un peu triste, et Balthazar lui adressa alors un hochement de tête encourageant. Ils ne parlèrent pas plus la demi-heure suivante, chacun plongé dans ses pensées. Ce fut un cavalier apparaissant au sommet de la colline voisine qui ramena Balthazar à l'activité.
- Il était temps, marmonna-t-il, j'ai deux mots à te dire à toi !

En s'approchant, le cavalier prit le visage d'Angelo, souriant et un sac à la main.

- Il y a encore, entonna-t-il victorieux, de bons croyants sur cette terre. Ainsi m'ont-ils fait offrande de lait et d'oeufs frais, et d'un peu de lard. N'est-ce pas réjouissant ?
- Merci, répondit Vitoria souriante, en attrapant le sac. Une omelette vous tente ?
- Ce serait parfait, charmante Vitoria, je suis affamé.

- Et cela nous fera une occasion de discuter dans une ambiance conviviale, n'est-ce-pas Angelo ?
 - Mais volontiers. Ce sera un plaisir de te voir plus loquace, fit-il en s'asseyant devant le petit feu, alors que Vittoria commençait à sortir les ustensiles dont elle avait besoin. Avez-vous bien dormi ?
 - Parfaitement. Mais une question m'a cependant occupé.
 - Oh ? Laquelle ?
 - Où nous emmènes-tu ?
 - Mais, comme je te le disais hier : vers la rédemption, vers les moyens de rendre à cette jeune fille ce qui lui appartient.
 - Oh, je suppose que tu sais exactement à quel point je suis convaincu de ta bonne foi et du bien-fondé de tes motivations en cela, cependant, et uniquement pour soulager mon âme de pêcheur incapable d'une foi sans faille, j'aurais aimé des détails plus... pratiques.
 - Je te reconnais bien là, on aurait du te baptiser Thomas, mon ami, tu en es plus proche que d'un quelconque roi-mage.
 - Il est vrai que j'apporte rarement des cadeaux sans raison, mais de là à me faire poissonnier...
 - Eh bien... nous nous dirigeons vers Ravenna.
- Angelo eut à l'intention de Balthazar un sourire satisfait et tourna son attention vers le fond de ragout suspendu au-dessus du feu et l'omelette qui commençait à cuire.
- Angelo, si je dois t'extirper chaque mot de cette manière il se pourrait que je me lasse et que je me laisse aller à des méthodes plus rapides mais moins amicales.
 - Que tu peux être soupe-au-lait ! Menacer un homme d'église, enfin !
 - Je...
 - Mais je te comprends, interrompit-il avec un sourire faux, tu n'as pas comme moi, appris la patience que la foi amène. Je vais donc t'expliquer : l'avoué de Salviati, tu te souviens de Francesco Salviati, non ?, et bien il a visiblement survécu puisqu'on m'a rapporté qu'il vivait, incognito, dans un petit manoir en marge de Ravenna avec sa femme et ses filles. Et il semblerait qu'il garde par devers lui certains secrets concernant... l'héritage de Cécilia.
 - Et pourquoi, digne et rassurant abbé que tu es, ne l'as-tu pas interrogé toi-même ?
- Angelo sourit.
- Songe Balthazar, qu'il est peut-être le seul à détenir ce secret. Si par hasard, il me reconnaissait, crois-tu qu'il se confierait à moi, ou à quiconque par la suite ? Non, il faut que son premier contact soit un proche des Pazzi, un ami notoire et apte à le prouver, vois-tu ?
 - Je vois. Et cela t'a semblé la meilleure solution ?
 - Hmm, fit Angelo la boude emplie d'omelette, la seule raisonnable même.
 - Parce qu'y emmener directement la descendante de Francesco de Pariai te semblait...
 - Dangereux. Pour elle surtout. Et puis pour toute l'affaire. Elle aurait pu paniquer le vieil homme et ne pas être en mesure de lui prouver son ascendance. Non... j'ai bien plus confiance en ton intervention, cher ami.
 - J'en suis infiniment flatté, Angelo, tout autant que de cette soudaine et si spontanée transparence. J'espère seulement que le reste du voyage sera plus paisible.